sement n'est point profond et continu. On administre en vain des doses énormes d'émétique lorsque le contraire a lieu; la violence du spasme est encore un obstacle aux vomissemens. » La cause de la difficulté des vomissemens, dit Albers, provient du spasme de la trachée. Il a vu deux enfans qui vomissaient pendant que les sangsues étaient attachés au cou et il attribue ce vomissement à la cessation du spasme qu'occasionait la perte de sang.

Leeson (1) a donné à un enfant de deux mois sans pouvoir le faire vomir, six grains de tartre stibié dissous dans une once et demie d'eau. John Smith (2) fit prendre à un enfant de trois ans, six grains de tartre stibié et quinze grains de sulfate de zinc dissous dans une once et demie d'eau. L'enfant avait déjà pris sans vomir, de quart d'heure en quart d'heure, un demi-grain de tartre émétique, plusieurs fois répété.

M. Fontaneille a publié dans la Revue médicale (3) l'observation suivante :

« Je fus appelé le soir du 11 janvier 1823 pour

(1) *Medical and physical Journal*, conducted by Bradley and Villich. London, 1801.

(2) A case of croup successfully treated by emetics. *Memoirs of the medical society of London*, 1805.

(3) Tom. X, p. 127.

l'enfant de M. Villedieu, âgé de deux ans et demi, atteint du croup, qui avait débuté la veille par la toux; sa figure était animée, sa respiration difficile, lente et sifflante; il râlait dans l'assoupissement; la circulation était agitée. La mère me dit que le sifflement n'avait lieu que depuis environ douze heures, et qu'il augmentait toujours : dix sangsues au cou et un grain de tartre stibié dans six onces d'eau sucrée. Le matin du 12, sifflement diminué; l'enfant a vomi et a été souvent du *corps :* deux grains de tartre stibié dans six onces d'eau sucrée et diète absolue. Le soir, même état, point d'évacuation, ni par le haut, ni par le bas : trois grains d'émétique dans six onces d'eau pure. Le 13 au matin le sifflement augmente : dix sangsues, trois grains de tartre stibié. L'après-midi, point de sifflement, mais beaucoup de toux qui ressemble à l'aboiement des petits chiens; il n'y a pas eu d'évacuation; le soir, bon état. Le 14, beaucoup de toux : trois grains de tartre stibié; un peu de bouillon, trois fois dans le jour. Le 15 au matin, respiration libre, cependant râle dans le sommeil; le soir, sifflement : cinq sangsues; les blessures ne *donnent que de la sérosité un peu colorée en rouge :* trois grains de tartre stibié. Le 16, bon état, le 17, respiration libre; mais beaucoup de toux : vésicatoire *sous* la nuque et infusion

d'un gros de rhubarbe dans six onces d'eau gommée. Le 18, l'enfant tousse peu, il est gai; la circulation sanguine se calme. Le 19, convalescence. »

M. Fontaneille évalue à trois livres au moins le sang que le malade a perdu. La persévérance que le médecin a mise dans l'administration de l'émétique à si haute dose, ne l'a-t-elle pas obligé à répéter la saignée locale et à tirer une si grande quantité de sang ?

Quand les vomissemens sont difficiles, il faut suivre le conseil d'Albers qui prescrit de secouer l'enfant et de lui faire boire une grande quantité d'infusion de camomille, ou bien il faut introduire dans la gorge les barbes d'une plume ou les doigts. Cependant si un violent spasme, ou une congestion cérébrale empêchaient le vomissement, il serait très convenable de répéter la saignée locale, ou, à l'exemple d'Albers, d'appliquer des sangsues aux tempes.

Les médecins qui ont vanté les bons effets des purgatifs dans le croup, ont eu pour but de déplacer l'irritation, de la porter sur le canal digestif, et de forcer les follicules muqueux à élaborer plus de fluides.

Le purgatif qui a le plus de succès est le calomélas; mais malgré ses bons effets dans une foule

de cas, son usage serait nuisible si l'on ne considérait pas dans quel état se trouve le canal digestif.

Ce purgatif me paraît avoir une action spéciale sur les follicules muqueux dont il augmente la sécrétion; il convient aux enfans, parceque son action est sûre, et que son administration est facile (1).

Je suis loin de partager l'opinion de quelques médecins sur le mode d'action des purgatifs. Selon eux, ces substances sont débilitantes. Cette idée peut paraître vraie lorsqu'on s'en rapporte aux apparences; mais pour peu qu'on l'examine avec attention, elle est dénuée de fondement. On ne peut nier, je l'avoue, que les évacuations occasionées par les purgatifs ne causent de la faiblesse, si elles sont trop abondantes. Il s'agit de savoir si le corps entier est affaibli : la surface muqueuse dont l'action est augmentée par l'impression plus ou moins stimulante du purgatif, est-elle dans un état d'asthénie, les coliques produites par l'administration des catarthiques sont-elles le résultat du manque de force des intestins; un large vésicatoire qui fournit une abondante suppuration peut amener à

(1) *Voyez* la note de la page 58.

ce mode de traitement : d'ailleurs le protochlorure de mercure ne convient pas dans tous les cas, et souvent même des circonstances en interdisent l'usage.

Rumsey a donné à un enfant de quatorze mois, dans l'espace de trois jours, quatorze grains de calomélas, et en friction deux drachmes d'onguent mercuriel. A un autre enfant du même âge, il donna, dans l'espace de trois jours, quarante grains de calomélas, et trois gros de mercure en friction. Anderson a prescrit, en vingt-quatre heures, à un enfant de trois ans, dix-huit grains de mercure doux, et à un autre de quatre ans, quarante-cinq grains de ce sel en cinquante heures. Autenrieth a été plus loin, puisqu'il a donné à un enfant de cinq ans et demi, en vingt-quatre heures, quarante grains de calomélas.

Jacob d'Abney (1) dit : « Un médecin d'un grand nom, Hamilton, enseigne publiquement qu'on peut mettre toute sa confiance dans ce remède, à moins que les lèvres ne soient devenues livides, et que le malade ne soit à l'article de la mort. Un, deux et même plusieurs grains de ce médicament doivent être administrés à chaque heure, chaque

(1) *Dissertatio de cynanche tracheali*, p. 30 et 31.

demi-heure, selon la violence de la maladie et l'âge du malade, jusqu'au moment où le mal commence à diminuer ; lorsque la maladie est affaiblie, il doit être donné en moindre quantité et à de plus longs intervalles. Une grande abondance de matière fétide, verdâtre et limoneuse est pour l'ordinaire évacuée, et bientôt après le malade commence à se trouver mieux. Un enfant, âgé de cinq ans, a pris vingt-sept grains de muriate de mercure doux dans l'espace de vingt-quatre heures ; un autre, de sept mois, quatre-vingts grains en trois jours ; un, âgé de trois ans, trente-six grains en deux heures ; un quatrième, du même âge, cent trente-trois grains en trois jours ; et ce médicament a suffi pour traiter *notre maladie* avec un grand succès (1). »

Albers pense qu'on ne doit pas donner le calomélas si la diarrhée complique le croup.

Pour empêcher que ce médicament soit rejeté par le vomissement, le praticien que nous venons de citer prescrit le mercure doux mélangé avec de la magnésie ; et s'il procure des selles trop copieuses, il y ajoute un peu d'opium.

Il pense avec Cotugnio, Anderson, Leeson et plusieurs autres, qu'on obtient difficilement la sali-

(1) *Albers*, p. 131.

vation lorsqu'on donne ainsi le calomélas dans le croup.

Les médecins allemands, anglais et américains, et quelques médecins polonais, se montrent très partisans du mercure doux ; ils comptent un grand nombre de succès qu'ils attribuent à l'usage de ce médicament : plusieurs y mettent toute leur confiance, et craindraient beaucoup pour la vie des malades s'ils ne l'administraient pas. Cette idée les a souvent déterminés à en donner des doses considérables, et à joindre l'usage des frictions mercurielles.

Nous allons examiner maintenant si, indépendamment des moyens dont nous venons de parler, il est utile d'employer l'assa-fœtida, le camphre, le musc et les antispasmodiques que plusieurs auteurs ont conseillés dans le traitement du croup, et nous examinerons aussi si le praticien, faisant abstraction du croup, doit traiter les accidens qui en dépendent, tels que la fièvre, la toux, le spasme des muscles du larynx.

Les antispasmodiques jouissent d'une grande faveur dans l'esprit de beaucoup de praticiens. Mais ils ne la doivent qu'à l'opinion où sont ces médecins que le croup est toujours, ou quelquefois, une affection purement spasmodique. Millar vante par-

ticulièrement les effets de l'assa-fœtida ; Buchan, Underwood, et surtout Vieusseux, croient que ce médicament est très utile. Le camphre et le musc méritent de grands éloges, au rapport d'Olbers et d'Albers : c'est dans les cas très graves, lorsque la respiration est convulsive et que la maladie est devenue, dit ce dernier auteur, *asthénique* ou typhoïde, qu'il le donne aux enfans de trois à quatre ans, à la dose de dix ou douze grains en vingt-quatre heures. Wichmann assure avoir trouvé dans le musc un remède presque infaillible contre l'angine laryngée.

Un auteur estimable, qui a considéré le croup comme une maladie inflammatoire, a proposé, à l'exemple de plusieurs autres médecins, de combattre la toux, la fièvre et le spasme qui accompagnent le croup.

Il pense que la toux ne doit pas être complètement arrêtée à cause de son utilité; selon lui, il importe d'en modérer les quintes, afin de prévenir ou de diminuer leur influence sur le spasme des constricteurs du larynx (1). Lorsque la toux provient de l'obstacle que l'air éprouve à traverser la glotte, ou de ce que des mucosités ou des portions

(1) *Blaud*, ouv. cité, p. 543.

membraniformes se trouvent au voisinage de cette ouverture, le meilleur moyen de la faire cesser est de combattre la phlegmasie du larynx ou d'évacuer les corps étrangers qui sont dans cet organe : ce n'est qu'un symptôme contre lequel aucun médicament ne peut être spécialement dirigé. Est-elle continue, fatigante; elle n'est encore qu'un symptôme qui dépend de l'irritation de la trachée ou des bronches, et les seuls remèdes à employer sont ceux qui combattent cette phlegmasie. D'ailleurs, de quelle importance est la toux dans le croup, si l'on considère le croup lui-même? Ce n'est qu'un symptôme (nous le répétons), qui cesse avec cette maladie, ou avec la trachéite ou la bronchite qui le compliquent.

Nous avons démontré que la fièvre dépend toujours de la phlegmasie d'un organe assez influent pour exalter les forces vitales du cœur et des systèmes artériel et capillaire sanguin : nous devons être dispensés de prouver que la fièvre doit céder aux moyens qui font disparaître cette phlegmasie. La digitale pourprée, l'eau distillée de laurier-cerise, qu'on a proposées contre la fièvre, sont donc inutiles.

Le spasme a beaucoup occupé les praticiens; les uns lui ont opposé la saignée, dans les cas où

ce remède était approprié, et ils ont presque toujours réussi; les autres croyaient qu'on devait le vaincre par les émétiques. Des médecins ont pensé que les vésicatoires étaient les seuls moyens qu'on dût employer pour obtenir ce résultat. Mais les antispasmodiques les plus actifs ont été dirigés contre ce symptôme par le plus grand nombre des médecins. Si ces médecins avaient connu parfaitement la nature du croup, ils se seraient assurés que le spasme est le résultat nécessaire de la phlegmasie du larynx, et ce luxe pharmaceutique qu'on a déployé contre ce symptôme aurait disparu. On n'aurait pas, dans ces derniers tems encore, proposé l'extrait de laitue vireuse, la teinture de cochenille, le deutoxyde de zinc, le castoréum, les fumigations de datura-stramonium.

N'isolons pas, dans le traitement d'une maladie, les symptômes qui en dépendent, et n'imitons pas certains praticiens qui ont des médicamens pour chacun des symptômes, et qui n'en trouvent aucun pour la maladie qui les produit.

Plusieurs auteurs assurent qu'ils ont retiré de grands avantages des bains entiers, soit dès le début du croup, soit après l'emploi des sangsues ou du vomitif. Cheyne et Hamilton croient que le bain général peut empêcher le développement de la

maladie. Mon ami, le docteur Sanson, m'a dit avoir obtenu quelques succès en faisant usage du bain entier, qu'il rendait stimulant au moyen de la farine de moutarde. Il y laissait les enfans jusqu'à ce que la peau rougît. Cette révulsion doit être très énergique; mais, par cela même, elle nous paraît dangereuse dans beaucoup de cas.

Nous n'avons jamais fait usage des bains entiers; les demi-bains, les pédiluves simples ou sinapisés, nous ont paru presque toujours suffisans. Ces pédiluves produisent une dérivation salutaire, en augmentant l'action des vaisseaux capillaires des parties inférieures.

Les rubéfians et les vésicans sont très utiles dans le traitement du croup; lorsque l'inflammation est dissipée, ils produisent des effets merveilleux, et le praticien qui saura les employer à propos en retirera toujours du succès. Ces stimulans externes excitent moins que ceux qu'on administre à l'intérieur; aussi, il est des cas où ils peuvent être employés dès les premiers jours; mais ils sont contre-indiqués lorsque la gastrite et la gastro-entérite compliquent le croup. Les vésicatoires *volans*, appliqués successivement sur différentes parties du corps, sont d'excellens révulsifs sans doute; mais, dans ces cas, ils augmenteraient les phénomènes inflammatoires. Je sais bien qu'on pourrait me dire que, sans avoir égard à l'état du système gastrique, les sinapismes, les vésicatoires ont été employés avec le plus grand avantage; mais je ne parle pas de cas particuliers, et je sais que tous les jours on croit avoir guéri des malades par une méthode opposée à celle qu'avoue une médecine éclairée. Ces exemples ne prouvent rien, sinon qu'on publie les cas heureux et qu'on oublie de noter ceux qui ne le sont pas.

Albers prescrit d'avoir recours au vésicatoire, si l'application des sangsues n'a point produit l'effet qu'on en attend. Cet auteur pense qu'on doit mettre le vésicatoire aussitôt que les piqûres des sangsues ont cessé de donner du sang. Ce précepte était suivi par Olbers qui, au rapport d'Albers, en a retiré de grands avantages pendant le cours de sa longue pratique. M. Portal pense que les vésicatoires ont pour effet principal de vaincre le spasme des muscles du larynx. Albers est du même sentiment.

Tous les auteurs ne se sont point accordés sur les effets des vésicatoires. Home croit qu'ils sont inutiles; Rumsey et Leisler nient qu'ils soient efficaces; Borrowe, qui en reconnaît les avantages, craint cependant que la plaie, produite par le vésicatoire,

ne passe à la gangrène et n'amène la mort : il donne la préférence aux rubéfians.

On peut appliquer les vésicatoires aux bras, aux jambes, aux cuisses, sur la poitrine, entre les épaules ; mais nous pensons que dans aucune circonstance on ne doit les poser au col. Car, en les plaçant dans cette partie, on s'ôte la faculté de recourir à l'application de sangsues, qui pourrait être indiquée, et on doit craindre, en mettant des bandages autour du col, de déterminer vers la tête une congestion à laquelle les malades sont disposés par l'inflammation et le gonflement qui en résulte.

Nous croyons que les seuls remèdes que nous avons indiqués suffisent pour guérir le croup, et que, s'ils trompent l'espérance, l'emploi des anti-spasmodiques, des mercuriaux, et des stimulans énergiques auxquels on a eu recours dans quelques circonstances, est d'un usage incertain.

On voit donc, d'après ce qui précède, que les indications à remplir dans le traitement des prodromes et des accès de croup, sont :

1° La soustraction des causes propres à alimenter la phlegmasie ;

2° La déplétion sanguine générale et locale ;

3° L'introduction dans l'économie de substances muqueuses, gommeuses et sucrées ;

4° L'administration de substances qui mettent en jeu la contractilité de l'estomac pour opérer des vomissemens qui, par leurs secousses, expulsent les corps étrangers dont il est indispensable de débarrasser le canal aérien et l'estomac lui-même ;

5° Des révulsions opérées directement sur le canal intestinal ou sur la peau.

Nous venons de faire connaître le sentiment des auteurs sur les moyens auxquels nous proposons de réduire le traitement des accès de croup ; nous allons maintenant en faire l'application aux diverses nuances de cette maladie.

TRAITEMENT PARTICULIER DES NUANCES DU CROUP.

Le développement de la nuance du croup que j'ai désignée sous le nom de croup sec (*sans formation de fausse membrane*), peut être prévenu, si le médecin met en usage les seuls remèdes antiphlogistiques.

Les accès de cette nuance du croup sont foudroyans ; ils attaquent tout-à-coup l'enfant sans avoir été précédés d'aucun symptôme qui puisse faire soupçonner leur approche. Les enfans sanguins,

pléthoriques, en deviennent surtout les victimes.

C'est particulièrement dans cette circonstance qu'une ou plusieurs saignées générales sont bien indiquées; un bain tiède, ou des demi-bains d'eau chaude, donnés après la saignée, sont très avantageux, ainsi que les boissons délayantes, les demi-lavemens et la diète la plus sévère.

Après la saignée générale, si elle est jugée nécessaire, on appliquera des sangsues au col, sur la région laryngienne; on en proportionnera le nombre à la force de l'enfant, à l'état du pouls et à la violence du mal.

Lorsque les phénomènes généraux d'irritation ont précédé de quelques jours l'accès du croup, que la phlegmasie, combattue par la saignée locale, reparaît et ramène un nouvel accès, il faut réappliquer les sangsues : c'est le seul moyen d'éteindre l'inflammation. Cependant il ne faut pas employer le même nombre de sangsues, car des saignées trop copieuses et trop souvent répétées pourraient amener un état de faiblesse générale fort alarmant, donner lieu à des convulsions ou à une hémorragie dangereuse.

Les saignées générales et surtout les saignées locales, jointes aux bains, aux demi-bains, aux boissons délayantes et légèrement laxatives, sont pres-

que toujours suffisantes pour vaincre les accidens inflammatoires.

Si l'accès du croup durait depuis plusieurs heures, il faudrait examiner avec soin dans quel état se trouve l'organe encéphalique : dans le cas où ce viscère serait le siége d'une congestion, il conviendrait d'appliquer des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, ou bien d'ouvrir la veine jugulaire ou l'artère temporale; il ne faudrait pas négliger de vaincre l'inflammation du larynx, et on devrait aussi appliquer des sangsues au col.

C'est surtout dans le traitement de cette nuance du croup, qu'elle soit ou non compliquée d'encéphalite, d'arachnoïdite, d'une congestion sanguine, qu'il faut s'interdire l'emploi des révulsifs; les purgatifs et les vomitifs sont nuisibles, et les vésicatoires sont absolument contre-indiqués : les révulsifs ne seraient employés que dans le cas où les symptômes inflammatoires auraient considérablement perdu de leur intensité; mais alors ils deviendraient inutiles, parceque la phlegmasie aurait cédé aux antiphlogistiques.

Si l'inflammation du larynx se propage à la trachée et aux bronches, si la substance du poumon est elle-même enflammée, la saignée du bras, plusieurs fois répétée suivant le cas, les sangsues au-dessus

du sternum, dans les intervalles des côtes, les cataplasmes émolliens sur le thorax (1), aux pieds, pour y entretenir une chaleur moite et modérée, sont suivis de bons effets, et trouvent une place distinguée dans la thérapeutique de ces complications.

Si c'est la gastro-entérite ou la colite qui complique cette nuance du croup, il ne faut point négliger de combattre ces maladies, parcequ'elles aggravent considérablement l'affection croupale. Les sangsues appliquées à l'épigastre, sur le ventre, à l'anus, sont indiquées, ainsi que des demi-bains tièdes et des fomentations émollientes.

Le croup inflammatoire humide (*avec fausse membrane ou mucus*), s'annonce souvent avec tous les signes qui caractérisent les phlegmasies, même chez les enfans qui paraissent faibles, ou chez ceux qui sont disposés à la sécrétion muqueuse. Le traitement que je viens d'indiquer pour la nuance la plus élevée du croup, convient parfaitement, parce-

(1) Quand la poitrine souffre, chez les enfans, je ne balance jamais à y appliquer le cataplasme émollient, mais avec la précaution d'empêcher l'accès de l'air. A cet effet, je fais faire un sac, aux coins duquel sont attachés de larges rubans de fil; les supérieurs sont ramenés sur les épaules, croisés derrière la poitrine et noués devant; les inférieurs sont portés derrière et ramenés en avant et en bas du sac.

qu'il est difficile, dès le début, de distinguer la première nuance de celle-ci; mais l'observateur attentif ne tarde pas à les reconnaître, et même il sait démêler, à travers l'obscurité du diagnostic, des traits qui l'éclairent et le guident dans la pratique. A moins de complications graves et d'un état pléthorique très prononcé, il n'est pas nécessaire d'employer les saignées générales.

Lorsque les premiers accidens de l'inflammation sont calmés, il faut appliquer le vésicatoire presque immédiatement après la saignée, si cependant l'état général d'irritation ne faisait pas prévoir qu'on dût bientôt recourir à une seconde ou à une troisième application de sangsues : alors, après les saignées locales, on mettrait en usage les pédiluves sinapisés, les demi-bains, les lavemens laxatifs, et on choisirait un moment de calme pour poser les vésicatoires, soit aux bras, aux cuisses, sur la poitrine ou entre les épaules; ce serait aussi l'instant de produire une révulsion sur le canal intestinal, au moyen du calomélas porphyrisé.

Il est une nuance du croup humide qui exige un traitement approprié. Si l'enfant fait entendre, en respirant, un bruit qui annonce que le conduit aérien contient des mucosités, et si en même tems le spasme est violent, il faut de suite appliquer les